

Stabat Mater dolorosa,
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat filius.

Alors le poète ne pouvant plus contenir sa douleur s'écrie—et demande s'il est quelq'un qui pourrait retenir ses larmes, en contemplant un si douloureux spectacle :

Quis est homo, qui non flet,
Christi Matrem si videret,
In tanto supplicio.

L'angoisse de cette Mère de douleur, qui voit son Fils innocent aux prises avec la mort, le cri de détresse qui dit que tout est consommé :

Vidit suum dulcem natum,
Morientem, desolatum,
Dum emisit spiritum.

Tout cela est du ressort du poète.

Mais lorsqu'on remet à cette mère affligée le corps inanimé de son Fils, quelle imagination de poète, traduirait à nos cœurs, son agonie maternelle, silencieuse agonie de la plus profonde détresse.

Voici venir le triomphe de l'artiste. Le marbre seul reproduira les traits de sa douleur et de son angoisse : Et bien que tous les détails de cette scène navrante ne se présentent pas tous à la fois à nos yeux, néanmoins la souffrance la plus profonde est toute reproduite dans le chef-d'œuvre inanimé du sculpteur.

Voilà, Messieurs, ce que l'on se sent forcé d'admirer, comme malgré soi, en contemplant le groupe de la "Mater dolorosa," chef-d'œuvre du célèbre Bouchardon.

Le gladiateur expirant, nous fournit encore un semblable exemple.

L'imagination rappellera bien au poète qui contemple la statue, qu'elle exprime encore l'agonie de Laïus ; ou de celui qu'assassinèrent sur l'autel de la Pitié, les Athéniens en furie ; ou du Goth, entraîné de ses lointaines forêts, et immolé dans le Colisée, pour servir d'ornement à une orgie romaine.

Mais, quelle que soit la suite de circonstances qui peut avoir amené le barde à se représenter cette scène de souffrance de mort, il est au-delà du pouvoir du poète de rien ajouter à cette même scène.

Ce guerrier intrépide, dans les dernières convulsions de la mort, "s'appuie sur son coude ; son front vaillant saura mourir, mais conquerra l'agonie, sa tête s'affaisse graduellement, et de sa blessure béante, son noble sang s'échappe, goutte à goutte, semblable, a dit Byron, aux premières gouttes de pluie d'un gros orage d'été."

Quel artiste habile, autre que le sculpteur, pourrait retracer l'angoisse de cet instant, où l'âme irritée s'arrache de sa dépouille mortelle ! Quel autre talent saurait dépeindre ce regard, contracter tous ces muscles, et nous manifester ainsi le héros, dans ses derniers instants, exhalant de sa large poitrine, son dernier soupir, luttant encore pour la victoire, jusque dans les derniers embrassements de la mort ?

Ce fut par des chefs-d'œuvre comme ceux-là, que l'Athénien idéalisa la matière, communiqua le souffle de vie, et revêtit d'une beauté splendide, des matériaux informes et inanimés. L'artiste triomphait en même temps que l'orateur. Démosthène et Phydias, sont les créations les plus sublimes du paganisme.

La poésie de la Grèce, s'imprégnait des erreurs de sa mythologie. Les dieux d'Homère sont moins

dieux que ses héros. Mais quand plus tard, dans un siècle plus éclairé, on eut moins égard à la fable religieuse, et que l'intelligence Athénienne se vouta à la culture des Arts libéraux, alors vint le triomphe de l'Eloquence, et le ciseau atteignit sa plus haute perfection sous les mêmes influences.

La Peinture et la Musique ne purent pas encore atteindre leur plus haut degré de perfection. L'appréciation la plus délicate de la beauté physique, jointe à un raffinement de sensualisme, était suffisante pour faire parvenir à l'excellence, dans les œuvres du ciseau : et comme aucun peuple n'a jamais possédé ces deux traits caractéristiques, au même degré que les Athéniens, il en résulte que la splendeur de la sculpture Grecque, surpasse tout ce qui l'a précédé et suivi.

Ces mêmes éléments ont élevé au plus haut rang leur Tribune. Les efforts les plus hardis de leur éloquence et de leur habileté artistique en appelèrent constamment à des sentiments purement humains, et à des motifs terrestres.

Le Christianisme, au contraire, puisant à une autre source, donna naissance à une plus sublime éloquence aussi bien qu'à un art plus relevé.

Le paganisme fut surtout riche d'expression, beau, fini, doux, tendre, poli, mais non spirituel. Et comment aurait-il pu l'être ? Il pouvait bien donner une forme et une expression à l'idéal le plus exalté de la beauté physique dans la figure d'un *Apollon du Belvédère* ; il pouvait bien imprimer au *Jupiter* de Phydias, le sceau de la majesté du maître des Dieux ; il a bien su tracer le dévouement maternel de *Niobé* en pleurs ; même il a imprimé au marbre inanimé toute l'agonie d'un *Laocoon* ; et lorsque, dans un siècle plus récent, les *Médécis* tentèrent de faire revivre l'art payen, il sut transformer le bloc le plus dur, en sensualisme le plus licencieux.

Mais le paganisme ne put jamais faire parvenir à sa plus haute excellence l'art du peintre.

On nous a beaucoup vanté la peinture Grecque ; il ne nous en reste cependant aucun vestige. La nature des matériaux employés peut avoir contribué à sa perte : mais on aurait su la reproduire sous mille formes différentes et durables, si elle avait égalé les chefs-d'œuvre de leur *Statuaire*.

Le Christianisme donna naissance à l'excellence artistique dans les œuvres du crayon, en lui fournissant sa qualité essentielle, la beauté surnaturelle. Le pinceau ne put supplanter le ciseau, que lorsqu'il emprunta à la religion ses plus ravissantes couleurs.

Le même génie qui sut inspirer le Patriarche à la *bouche d'or*, le grand Chrysostôme, de Constantinople, put seul produire le *Dernier Jugement* ou la *Transfiguration*. L'artiste n'a fait que réaliser, que prêter une forme et une expression aux sublimes conceptions du plus grand des orateurs. Tous deux se sont désaltérés aux sources vives des eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle.

Quel est celui qui en contemplant les cartons de Raphaël, qui même, ne les ayant vu que reproduits avec tous les désavantages du stylet du graveur, n'a pas senti, qu'au peintre, seul, il appartient d'exprimer les sentiments de la dévotion la plus tendre du cœur de l'homme. Et encore, qui n'a pas observé le tableau comme s'animer, sous les plus humbles productions du crayon ! Qui, en contemplant le portrait de sa mère, n'a point senti son cœur battre d'amour pour celle qui lui donna le jour ! Qui n'a pas senti vibrer toutes les fibres de son cœur en présence du tableau qui lui rappelait les scènes de jours heureux ! Qui